

Sagesses d'ailleurs, pour vivre aujourd'hui

Pour l'homme sauvage, la nature est un don qui lui permet de vivre. Pas une matière première ni un dû. Or, en effaçant cette notion de don de notre conscience, nous avons aussi effacé la gratitude

■ Le livre de la journaliste Frederika van Ingen est un recueil de témoignages d'occidentaux partis à la rencontre de peuples dits «premiers», ou «racines». Profondément touchés et transformés par leur séjour au sein de ces populations – Navajos, Tsaatans, Kogis, Maasäi..., ils sont devenus des passeurs, des messagers de la Terre, du Vivant. Car où qu'ils aient vécu leur expérience, celle-ci les a ouverts à eux-mêmes, et amenés aux racines du monde: là où les lois sont universelles, où l'harmonie est une quête, et la confiance une règle... Il y a de merveilleux passages dans ce livre. J'en ai choisi un émanant de Kim Pasche, un Suisse dans la trentaine, qui vit la moitié du temps comme trappeur dans le Yukon, au Nord du Canada, près de l'Alaska. Et dont la particularité est qu'il travaille à se réapproprier les techniques et savoirs anciens pour devenir parfaitement autonome dans la nature. Il fait du feu sans briquet ni allumettes, sait se fabriquer un couteau, une hache, a appris à se nourrir de plantes, cueillette, chasse, pêche, etc. Avant de retranscrire ses propos sur sa lecture du monde occidental, laissons l'auteur nous le présenter...

N.P.

Morceaux choisis...

«[...] Kim est tout sauf la caricature qu'appelle inconsciemment l'image du trappeur canadien. Peut-être parce qu'il n'est pas canadien, mais suisse et espagnol d'origines. Peut-être parce qu'il n'est pas seulement un trappeur [...] Peut-être surtout parce que toute son histoire incite à revisiter les présupposés hâtifs que l'on colle par paresse ou habitude sur un homme qui vit «comme un sauvage». Un qualificatif qu'il revendique, un peu pour provoquer, mais surtout parce qu'il ne le voit pas comme péjoratif: «Pour moi, le sauvage c'est tout ce qui échappe au contrôle, qui n'est pas maîtrisé. Je préfère ce terme à «nature», qu'on oppose toujours à l'humain, à la civilisation. Le sauvage englobe tout, y compris l'homme et son intériorité. Et si nous l'ignorons et l'éloignons aujourd'hui, c'est parce que nous sommes devenus des orphelins du sauvage.» [...]

«Ils [des indiens du Yukon] m'ont permis de comprendre que si nous nous sommes coupés de nos vraies racines en nous extirpant de la nature, c'est

parce que nous sommes juste des gamins en crise et en manque d'amour. Dans la grande famille de l'humanité, nous sommes une jeune civilisation qui arrive au moment de l'adolescence. Comme les ados en pleine période d'exubérance, qui décident de ne pas avoir besoin de parents. L'aboutissement de ça, on le voit dans le transhumanisme⁽¹⁾. C'est l'adolescent egocentré qui dit «Je n'ai pas de parents, j'existe tout seul, je peux tout, y compris anni-

Les peuples racines, dans leur vision du temps en spirale – qu'il faut pour la comprendre se représenter dans l'espace – voient le passé et le futur en même temps

hiler les lois de la nature, et je fais ce que je veux.» «Je crois profondément, aujourd'hui, qu'avant d'échafauder sur un futur qui de toute façon nous échappe, il est essentiel que nous comprenions nos origines et comment nous nous sommes détachés de notre Mère Nature. Les peuples racines sont un modèle pour nous aider à retrouver ce lien. Mais à mon sens, avant d'être capable d'entrer en contact avec l'autre sans chercher à prendre ou à contrôler – parce que cela s'est quasi inscrit dans nos gènes occidentaux – il nous faut d'abord soigner nos liens à nos origines. Tant qu'on ne l'a pas fait, on ne pourra pas créer d'autres liens sains. Et c'est là que, modestement se situe mon rôle: soigner nos racines. Parce que ce n'est qu'en revoyant notre cosmogonie qu'on pourra retrouver un lien décent et équilibré avec la nature et les autres. Soigner d'abord nos racines, pour se souvenir d'où nous venons et restaurer la mémoire de ce que nous sommes. Pas la mémoire récente de nos livres d'histoire, qu'on invente en fonction des besoins de nos sociétés modernes, mais la «Grand-Mère Mémoire», celle qui a bercé il y a longtemps nos ancêtres, que des peuples premiers ont su garder vivante. Cette Grand-Mère Mémoire s'est construite sur notre lien originel à la Terre.

Une terre qui demeure, malgré tous nos outils technologiques et notre ingéniosité, notre mère nourricière. Les peuples racines, dans leur vision du temps en spirale, qu'il faut pour la comprendre se représenter dans l'espace, voient le passé et le futur en même temps. Ils voient donc cette Grand-Mère Mémoire, et s'appuient sur elle pour construire pas à pas les lendemains. Nous, parce qu'un jour nous avons utilisé nos capacités d'abstraction pour nous extraire du temps cyclique et le concevoir linéaire, nous imaginons cette mémoire loin derrière nous, et l'avons effacée, ou bien l'avons refermée comme un livre usagé au lieu de garder vivant ce qu'il contient. En refermant cette mémoire, nous avons cru pouvoir nous échapper des cycles du vivant, pour partir à la conquête du futur. Mais peut-on vraiment construire un futur sans racines? Et peut-on seulement sortir de la spirale du temps?» ■

Pour creuser le sujet:

Sagesses d'ailleurs pour vivre aujourd'hui, de Frederika van Ingen, aux éditions les Arènes, sept. 2016. 410 pages. 23 €90.

Arts de Vie Sauvage et gestes premiers, de Kim Pasche et Bernard Bertrand aux Editions de Terran. 2013.

Un site: *Comment les humains peuvent-ils vivre de façon pérenne sur cette terre? C'est ce que les gens des bois cherchent à transmettre au travers d'activités qui ont toutes en commun la vie dans la nature:*

www.gens-des-bois.org/fr/home

Note 1: Mouvement prônant l'usage des sciences et techniques pour augmenter artificiellement les capacités intellectuelles et physiques de l'être humain, éliminer le vieillissement, voire la mort.